

» que d'obtenir tout cela, remarquait-il;
 » le principe une fois adopté, vous eus-
 » siez vu chaque régiment tirer tout ce
 » qui eût été nécessaire de ses rangs
 » mêmes : et quel bienfait le déverse-
 » ment de tous ces jeunes gens avec leurs
 » connaissances acquises, n'eussent-elles
 » été qu'élémentaires, avec les mœurs
 » qui en dérivent nécessairement, n'au-
 » rait-il pas été produire dans la masse
 » de la société! etc. »

Un jour, l'Empereur disait encore que
 s'il eût eu du loisir, il y avait peu d'ins-
 titutions sur lesquelles il n'eût porté la
 main; et il s'arrêtait sur le fléau des pro-
 cès, qu'il disait être une véritable lèpre,
 un vrai cancer social. « Déjà mon code,
 » disait-il, les avait singulièrement di-
 » minués, en mettant une foule de causes
 » à la portée de chacun; mais il restait
 » encore beaucoup à faire au législateur;
 » non qu'il dût se flatter d'empêcher les
 » hommes de quereller : ce devait être
 » de tout temps; mais il fallait empêcher
 » un tiers de vivre des querelles des deux
 » autres; empêcher qu'il les excitât
 » même, afin de mieux vivre encore.
 » J'aurais donc voulu établir qu'il n'y
 » eût d'avoués ni d'avocats rétribués que

» ceux qui gagneraient leurs causes. Par
 » là, que de querelles arrêtées! car il est
 » bien évident qu'il n'en serait pas un
 » seul qui, du premier examen d'une
 » cause, ne la repoussât si elle lui sem-
 » blait douteuse. On ne saurait craindre
 » qu'un homme vivant de son travail,
 » voulût s'en charger pour le seul plaisir
 » de bavarder; et même, dans ce cas
 » encore, le travers ne serait nuisible
 » qu'à lui seul. Mais avec les praticiens,
 » observait l'Empereur, les choses les
 » plus simples se compliquent tout aus-
 » sitôt; on me présenta une foule d'ob-
 » jections, une multitude d'inconvéniens
 » et moi qui n'avais pas de temps à per-
 » dre, j'ajournai ma pensée. Mais encore
 » aujourd'hui je reste convaincu qu'elle
 » est lumineuse, et qu'en la creusant, la
 » retournant, ou la modifiant, on pour-
 » rait en tirer grand parti. »

Puis venaient *les curés*, qu'il eût voulu
 rendre très-importans et fort utiles.
 « Plus ils sont éclairés, disait-il, moins
 » ils sont portés à abuser de leur minis-
 » tère. » Aussi, à leur cours de théologie,
 aurait-il voulu qu'on eût joint un cours
 d'agriculture et les élémens de la méde-
 cine et du droit. « Par-là, disait-il, le

» dogme et la controverse, qui ne sont
 » que le cheval de bataille et les armes
 » du sot et du fanatique, fussent insen-
 » siblement devenus plus rares dans la
 » chaire; il ne serait plus guère demeuré
 » que la pure morale, toujours belle,
 » toujours éloquente, toujours persua-
 » sive, toujours écoutée; et comme on
 » aime d'ordinaire à parler de ce qu'on
 » sait, ces ministres d'une religion toute
 » de charité, eussent de préférence en-
 » tretenu les paysans de leur culture, de
 » leurs travaux, de leurs champs; ils
 » eussent pu donner de bons conseils
 » contre la chicane, et de bons avis aux
 » malades: tous y eussent gagné. Alors les
 » pasteurs eussent été vraiment une pro-
 » vidence pour leurs ouailles; et comme
 » on leur eût composé un très-bel état,
 » ils auraient joui d'une grande considé-
 » ration: ils se seraient fort respectés eux-
 » mêmes, et l'eussent été de tous. Ils
 » n'auraient pas eu le pouvoir de la sei-
 » gneurie féodale; mais ils en auraient
 » eu, sans danger, toute l'influence. Un
 » curé eût été le juge de paix naturel,
 » le vrai chef moral qui eût dirigé, con-
 » duit la population sans danger, parce
 » qu'il était lui-même dépendant du Gou-

» vernement qui le nommait et le sala-
 » riait. Si l'on joint à tout cela les épreu-
 » ves et le noviciat nécessaires pour le
 » devenir, qui garantissent en quelque
 » sorte la vocation, et supposent de bel-
 » les dispositions de cœur et d'esprit,
 » on est porté à prononcer qu'une telle
 » composition de pasteurs au milieu des
 » peuples, eût dû amener une révolu-
 » tion morale tout à l'avantage de la civi-
 » lisation. »

Ceci me rappelle avoir entendu l'Em-
 pereur, au Conseil d'Etat, déclamer
 contre le casuel des ministres du culte,
 et faire ressortir l'indécence de les met-
 tre dans le cas de marchander, disait-il,
 des objets sacrés, et pourtant indispen-
 sables. Il proposait donc de le détruire.
 « En rendant les actes de la religion
 » gratuits, observait-il, nous relevons sa
 » dignité, sa bienfaisance, sa charité;
 » nous faisons beaucoup pour le petit
 » peuple; et rien de plus naturel et de
 » plus simple que de remplacer ce casuel
 » par une imposition légale; car tout le
 » monde naît, beaucoup se marient, et
 » tous meurent; et voilà pourtant trois
 » grands objets d'agiotage religieux qui
 » me répugnent et que je voudrais faire

» disparaître. Puisqu'ils s'appliquent éga-
 » lement à tous, pourquoi ne pas les
 » soumettre à une imposition spéciale,
 » ou bien encore les noyer dans la masse
 » des impositions générales, etc., etc. »

Cette proposition n'eut pas de suite.

Il me revient aussi en ce moment l'a-
 voir encore entendu exprimer la propo-
 sition que tous les fonctionnaires et
 employés publics, même les militaires,
 formassent d'eux-mêmes le fond de leurs
 pensions à venir, par une légère retenue
 de leur salaire annuel : il y attachait
 beaucoup de prix. « De la sorte, disait-
 » il, l'avenir de chacun ne sera plus un
 » objet de sollicitation, une faveur; ce
 » sera un droit, une vraie propriété; ce
 » qui lui aura été retenu sera versé à la
 » caisse d'amortissement chargée de le
 » faire valoir : ce sera son propre bien
 » qu'il suivra des yeux, et qu'il retirera,
 » sans contestation, lors de sa retraite. »
 On lui objectait qu'il était des traite-
 mens, ceux des militaires surtout, qui
 ne pourraient admettre de retenue. « Eh
 » bien ! j'y suppléerai, répliquait l'Em-
 » pereur, je les accroîtrai de toute la
 » retenue. — Mais à quoi bon alors, ob-
 » jectait-on encore, si l'on doit faire la

» même dépense, il n'y aurait point d'é-
 » conomie; où seraient donc les avan-
 » tages ? — Les avantages, répliquait
 » l'Empereur, seraient dans la différence
 » entre le certain et l'incertain, entre le
 » repos du trésor, qui n'aurait plus à se
 » mêler de ces accidens, et la tranquil-
 » lité des citoyens, qui posséderaient
 » leur garantie, etc., etc. »

L'Empereur défendit cette idée avec
 beaucoup de chaleur. Il y revint plus
 d'une fois; elle demeura néanmoins sans
 résultat. J'ai déjà dit l'avoir vu improviser
 souvent de la sorte, ou faire discuter,
 après impression, une foule d'autres
 projets qui ont éprouvé le même
 sort. Voici qui peut en fort peu de mots
 donner une idée des travaux et de l'ac-
 tivité de son administration. « On a cal-
 » culé que le Gouvernement de Napo-
 » léon, dans un espace de quatorze ans
 » et cinq mois, présente soixante-un
 » mille cent trente-neuf délibérations du
 » Conseil d'Etat, sur des objets diffé-
 » rens! » (*Hist. critique et raisonnée, etc.,*
de Montvéran.)

Enfin, j'ai entendu maintes fois Na-
 poléon, et en diverses circonstances,
 répéter qu'il eût voulu un institut euro-

péen, des prix européens pour animer, diriger et coordonner toutes les associations savantes en Europe.

Il eût voulu pour toute l'Europe, l'uniformité des monnaies, des poids, des mesures; l'uniformité de législation. « Pourquoi, disait-il, mon Code Napoléon n'eût-il pas servi de base à un Code européen, et mon Université impériale à une Université européenne? De la sorte, nous n'eussions réellement, en Europe, composé qu'une seule et même famille. Chacun, en voyageant, n'eût pas cessé de se trouver chez lui, etc. »

Il est encore une foule d'autres idées pareilles; mais comme je n'oserais hasarder aucun souvenir des détails, je m'abstiens.

Vendredi 15.

L'Empereur change de manière à nous affecter. — Le Gouverneur nous environne de fortifications. — Terreurs de sir Hudson Lowe. — Général Lamarque. — Madame Récamier et un prince de Prusse.

Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjà déjeuné le matin, m'a fait appeler; voulant prendre l'air, il a

essayé de marcher dans le bois; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le Grand-Maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez longtemps assis dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. La diminution de son embonpoint, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappés; nous en avons tous le cœur navré...

En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait, pour en faire de misérables revêtemens inutiles et ridicules. En effet, depuis près de deux mois, le Gouverneur ne cesse de remuer le terrain autour de nous: il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades; il nous a tout à fait cernés dans Longwood; il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés; aussi ces travaux excitent-ils tout-à-tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés: ils n'appellent

plus Longwood et son écurie que le fort Hudson et le fort Lowe; et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. « Assurément, disait l'Empereur, cela tient de la folie; et que ne dort-il à son aise? Que ne nous laisse-t-il tranquilles! Comment n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des localités, ici, est bien supérieure encore à toutes ses terreurs paniques? — Sire, a repris quelqu'un, c'est qu'il se souvient de Capri, où avec deux mille hommes, trente pièces de canon et perché dans les nues, il fut enlevé par douze cents Français que conduisait le brave Lamarque, lequel ne put pénétrer jusqu'à lui qu'à l'aide d'une triple escalade. — Eh bien, a observé l'Empereur, sir Lowe se montre meilleur geolier que bon général. »

La santé de mon fils, depuis quelque temps, me donnait les plus vives inquiétudes. Ses souffrances étaient tournées en palpitations violentes qui amenaient des évanouissemens; elles le forçaient de se relever la nuit pour marcher ou

prendre quelque position particulière.

Le docteur O'Méara craignait d'entrevoir tous les symptômes d'un anévrisme et un péril imminent. J'ai fait prier le docteur militaire en chef Baxter de venir se joindre au docteur O'Méara pour une consultation à fond. Heureusement le résultat a pu me tranquilliser. Il était loin de présenter rien d'aussi alarmant.

Dans les causeries du jour, l'Empereur est revenu encore à M^{me} de Staël, sur laquelle il n'a rien dit de neuf. Seulement il a parlé cette fois de nouvelles lettres vues par la police, et dont M^{me} Récamier et un prince de Prusse faisaient tous les frais.

« Ces lettres, disait l'Empereur, contenaient la preuve non équivoque de tout l'empire des charmes de M^{me} Récamier, et du haut prix auquel le prince les élevait; car elles ne renfermaient rien de moins que des offres ou des promesses de mariage de sa part. »

Et voici le nœud de cette affaire, que j'ai appris plus tard. La belle M^{me} Récamier, dont la bonne réputation a eu le rare privilège de traverser sans injure nos temps difficiles, se trouvait auprès de M^{me} de Staël, à laquelle elle s'était

héroïquement dévouée, quand un des princes de Prusse, fait prisonnier à Eylau, et se rendant en Italie par la permission de Napoléon, descendit au château de Coppet, avec l'intention de s'y reposer seulement quelques heures; mais il y fut retenu tout l'été par les charmes qu'il y rencontra. Celle qui s'y était exilée auprès de son amie, et le jeune prince se regardant tous deux comme des victimes de Napoléon, une haine commune commença peut-être leur intérêt mutuel. Touché d'une vive passion, le prince, malgré les obstacles que lui opposait son rang, conçut la pensée d'épouser l'amie de M^{me} de Staël, et le confia à celle-ci, dont l'imagination poétique saisit avidement un projet qui pouvait répandre sur Coppet un éclat romanesque. Bien que le prince fût rappelé à Berlin, l'absence n'altéra point ses sentimens; il n'en poursuivait pas moins avec ardeur son projet favori; mais, soit préjugé catholique contre le divorce; soit générosité naturelle, M^{me} Récamier se refusa constamment à cette élévation inattendue.

C'est à cette circonstance, du reste, qu'on doit le tableau de Corine, qui

passé pour une des créations les plus originales du pinceau de Gérard, le prince le lui ayant commandé pour en faire hommage à celle qui avait si profondément occupé ses pensées.

Mais puisque je suis revenu à M^{me} de Staël, je dirai que la publication des volumes précédens m'ayant valu la visite et les observations de quelques personnes qui lui sont fort attachées, de ses plus intimes m'ont assuré qu'on lui avait prêté des expressions contre Napoléon, qui lui étaient absolument étrangères, spécialement celle de *Robespierre à cheval*, qu'elles pouvaient désavouer pour elle en toute sûreté de conscience, disaient-elles; bien plus, elles ajoutaient que M^{me} de Staël se montrait parfois, dans la conversation privée, bien plus favorable que ne le témoignaient ses écrits, toujours aiguillonnés, il fallait en convenir, par les ressentimens et le dépit. L'une de ces personnes me disait qu'il avait été vraiment précieux pour elle de lire dans le *Mémorial*, que Napoléon, à Sainte-Hélène, avait comparé M^{me} de Staël tout à la fois à Armide et à Clorinde, parce qu'elle avait entendu M^{me} de Staël, au temps de son enthous-

siasme, comparer de son côté le jeune général de l'armée d'Italie tout à la fois à Scipion et à Tanocrède, alliant, disait-elle, les vertus simples de l'un aux faits brillans de l'autre.

Après dîner, l'Empereur ayant fait venir Racine, son favori, il nous a lu les plus beaux morceaux d'Iphigénie, de Mithridate et de Bajazet. « Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes, a-t-il dit en finissant, il y a répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un éternel amour, et son ton doucereux, son fastidieux entourage; mais ce n'était pas précisément sa faute, ajoutait-il, c'était le vice et les mœurs du temps. L'amour alors, et plus tard encore, était toute l'affaire de la vie de chacun. C'est toujours le lot des sociétés oisives, observait-il. Pour nous, nous en avons été brutalement détournés par la révolution et ses grandes affaires. » Chemin faisant, il avait condamné aussi tout le fameux plan de campagne de Mithridate. « Il pouvait être beau comme récit, disait-il; mais il n'avait point de sens comme conception. »

Samedi 16.

Les ministres anglais actuels; portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries; honorables exceptions. — Sentimens de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

J'ai trouvé l'Empereur avec une espèce d'almanach politique anglais qu'il s'amusait à feuilleter. S'étant arrêté sur les membres du ministère anglais, qu'il passait en revue: « En connaissez-vous quelques-uns, m'a-t-il dit? Quelle était, de votre temps, l'opinion commune à leur égard? — Sire, ai-je répondu, il y a si long-temps que j'ai quitté l'Angleterre, que presque tous ceux qui y jouent un rôle aujourd'hui, ne faisaient que commencer alors, aucun n'était encore sur la première ligne de la scène. » Alors, nommant *lord Liverpool*, il a dit: « *Lord Liverpool* est, dans tout cela, à ce qu'il paraît, ce qu'il y a de plus honnête. On m'en a dit quelque bien: il semble avoir de la tenue, de la décence; car je ne me fâche point qu'on soit mon ennemi; on a son métier à faire, son devoir à remplir; mais j'ai lieu de m'indigner de mesures et de formes ignobles. »

A ce sujet, j'appris à l'Empereur que c'était de mon temps que le père de lord Liverpool, M. Jenkenson, devenu plus tard successivement lord Hawkesbury et lord Liverpool, avait fait sa fortune politique. C'était un très-honnête homme, disait-on, ami particulier de Georges III, fort laborieux, et spécialement chargé des documens diplomatiques.

L'Empereur est passé ensuite à lord S..... « C'était encore un homme assez » honnête, m'a-t-on dit; mais de peu de » capacité, une de ces braves ganaches » qui concourent bonnement au mal. — » Sire, de mon temps, et sous le nom » d'Addington, il a été orateur de la » chambre des communes à la satisfac- » tion générale. C'était la créature, di- » sait-on, de M. Pitt. Ce ministre passait » même pour l'avoir nommé à sa propre » place, en la quittant, afin d'y rentrer » plus facilement quand cela lui con- » viendrait. Ce qu'il y a de certain, c'est » que le public fut grandement surpris » de voir M. Addington successeur de » M. Pitt, tant on jugeait la chose au- » dessus de ses forces; et plus tard, un » journal de l'opposition parlant de lui,

» rappelait qu'un philosophe, Locke je » crois, avait dit que les enfans n'étaient » qu'une feuille de papier blanc sur la- » quelle la nature n'avait point encore » écrit; et à cela le journal observait » plaisamment qu'en écrivant sur la feuille » du *docteur*, c'était le sobriquet donné » à M. Addington, il fallait convenir que » cette bonne nature avait laissé de fu- » rieuses marges. — Et ce mauvais dogue, » a repris l'Empereur, à la pâture duquel » il semble qu'on nous ait livrés, ce *lord* » *B.....*, qu'en savez-vous? — Absolu- » ment rien, Sire, ni sur son origine, » ni sur sa personne, ni sur son carac- » tère. — Eh bien! à moi, il ne m'est » donné, a-t-il repris avec une espèce » de chaleur, de pouvoir le juger d'ici » que d'après ses actes envers moi. Or, » à ce titre, je le tiens pour *le plus* » *v...*, *le plus b...*, *le plus l.... des hommes*. » La brutalité de ses déterminations, » la grossièreté de ses expressions, le » choix infâme de son agent, m'autori- » sent à le prononcer ainsi. On ne trouve » pas aussi facilement un bourreau tel » que celui qu'il m'a envoyé, non on n'a » pas la main aussi heureuse; il a fallu » nécessairement le chercher, l'exami-

» ner, le juger, l'instruire; et certes, en
 » voilà assez à mes yeux, pour prononcer
 » la condamnation morale de quiconque
 » peut descendre à de tels détails : par
 » le bras qu'il dirige, on peut supposer
 » quel doit être son cœur!

J'avoue que, cédant à l'impulsion de mon naturel et des bienséances, j'ai été tenté d'abord de supprimer ou d'adoucir les expressions qui précèdent; mais un scrupule m'a arrêté, et si la grande ombre, si grièvement blessée, me suis-je dit, planant en cet instant au-dessus de moi, venait à me faire entendre : « Puisque vous vous avisez de me faire parler, conservez du moins mes paroles; » et j'ai écrit. Aussi bien, faut-il que justice se fasse. En jouissant des honneurs et du pouvoir, on s'astreint nécessairement à répondre des charges. A l'inculpé, à se justifier : s'il y réussit, tant mieux.

L'empereur étant passé à lord C....., il a dit : « C'est celui-là qui gouverne tout le reste, et maîtrise jusqu'au prince même, à l'aide de ses intrigues et de son audace. Fort d'une majorité qu'il a lui-même composée; il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec

» la dernière impudeur contre la raison,
 » le droit, la justice, la vérité; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête,
 » tout lui est égal; il sait que les votes
 » sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer. Il a entièrement
 » sacrifié son pays, et le ravale chaque jour en le conduisant au rebours de sa
 » politique, de ses doctrines, de ses intérêts; il le livre tout a fait au continent. La position se fausse à chaque instant davantage. Dieu sait comment
 » on s'en tirera!

» Lord C....., a-t-il continué, est regardé, en Angleterre même, m'a-t-on assuré, comme l'homme de l'immoralité. Il a débuté par une apostasie politique, qui, bien que commune dans son pays, laisse néanmoins toujours une tache indélébile. Il est entré dans la carrière sous les bannières de la cause du peuple, et il s'est fait l'homme du pouvoir et de l'arbitraire. Si on lui fait justice, il doit être exécré des Irlandais, ses compatriotes, qu'il a trahis, et des Anglais dont il a détruit les libertés au-dedans, et les intérêts au-dehors.

» Il a eu l'impudence de produire au

» parlement, comme faits authentiques,
 » ce qu'il savait très-bien avoir été falsi-
 » sifié, ce qu'il avait peut-être fait falsi-
 » fier lui-même; et c'est pourtant sur ces
 » actes qu'on a prononcé le détronement
 » de Murat. Il fait métier de se mentir
 » publiquement à lui-même chaque jour
 » en plein parlement, et dans des assem-
 » blées publiques, en mettant dans ma
 » bouche des paroles et des projets pro-
 » pres à m'aliéner ses compatriotes, bien
 » qu'il sache qu'il n'en était rien; et cet
 » acte est d'autant plus bas, qu'il me
 » tient lui-même dans l'impuissance de
 » répondre.

» Lord C....., élève de M. Pitt,
 » dont il se croit peut-être l'égal, n'en
 » est tout au plus que le singe: il n'a
 » cessé de poursuivre les plans et les com-
 » plots de son maître contre la France,
 » Et ici, sa pertinacité, son obstination,
 » ont été peut-être ses véritables et seu-
 » les qualités; mais Pitt avait de grandes
 » vues; chez lui l'intérêt de son pays
 » marchait avant tout; il avait du génie,
 » il créait; et de son île, comme point
 » d'appui, il gouvernait et faisait agir à
 » son gré les Rois du continent; C.....
 » au contraire, substituant l'intrigue à

» la création, les subsides au génie, s'im-
 » portant fort peu de son pays, n'a cessé
 » d'employer le crédit et l'influence de
 » ces Rois du continent pour asseoir et
 » perpétuer son pouvoir dans son île.
 » Toutefois, et voici la marche des cho-
 » ses d'ici bas, Pitt, avec tout son génie,
 » n'a cessé d'échouer, et C....., inca-
 » pable, a complètement réussi. O aveu-
 » glement de la fortune!!!...

» C..... s'est montré tout à fait
 » l'homme du continent; maître de l'Eu-
 » rope, il a satisfait tout le monde, et
 » n'a oublié que son pays. Ses actes
 » blessaient tellement l'intérêt national,
 » ils étaient tellement au rebours des
 » doctrines du pays, ils portaient telle-
 » ment le caractère de l'inconséquence,
 » qu'on ne comprend pas qu'une nation
 » sage se soit laissé gouverner par un tel
 » fou!!!

» Il prend pour base la légitimité, dont
 » il prétend faire un dogme politique,
 » lorsqu'elle saperait dans ses fonde-
 » mens le trône de son propre maître;
 » et néanmoins il reconnaît Bernadotte,
 » en opposition au légitime Gustave IV,
 » qui s'est immolé pour l'Angleterre. Il
 » reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII,

» au détriment de son vénérable père,
» Charles IV.

» Il proclame avec les alliés, comme
» une autre base fondamentale, le réta-
» blissement de l'ancien ordre de choses,
» le redressement de ce qu'ils appellent
» les torts, les injustices, les dépréda-
» tions passés, enfin le retour de la mo-
» rale publique, et il sacrifie la répu-
» blique de Venise, qu'il abandonne à
» l'Autriche; celle de Gènes, dont il ac-
» commode le Piémont; il agrandit de la
» Pologne la Russie, son ennemie natu-
» relle; il dépouille le Roi de Saxe en
» faveur de la Prusse, qui ne peut plus
» lui être de secours aucun; il enlève la
» Norwège au Danemarck, qui, plus
» indépendant de la Russie, pourrait lui
» ouvrir la clef de la Baltique, pour en-
» richir la Suède, tombée, par la perte
» de la Finlande et des îles de la Balti-
» que, tout à fait sous la sujétion des
» Russes. Enfin, en violation des pre-
» miers élémens de la politique générale,
» il néglige, dans sa situation toute puis-
» sante, de ressusciter l'indépendance
» de la Pologne, et par-là livre Constan-
» tinople, expose toute l'Europe et pré-
» pare mille embarras à l'Angleterre.

» Je ne dirai rien du monstrueux con-
» tre-sens d'un ministre, le représentant
» de la nation libre par excellence, qui
» remet l'Italie sous le joug, y maintient
» l'Espagne; concourt de tous ses efforts
» à river des fers sur tout le continent.
» Penserait-il donc que la liberté n'est
» applicable qu'aux Anglais, et que le
» continent n'est pas fait pour elle! *
» Mais, dans ce cas même, il se trouve-
» rait en tort vis-à-vis de ses propres
» compatriotes, qu'il prive chaque jour
» de quelques-uns de leurs droits: c'est
» la suspension de l'*habeas corpus* à tort
» et à travers; c'est l'*alien-bill* en vertu
» duquel, le croirait-on bien, la femme
» d'un anglais, si elle est étrangère,
» peut être chassée d'Angleterre sous le
» bon plaisir du ministre; c'est l'espion-
» nage et la délation qu'il répand à l'in-
» fini; ce sont des agens provocateurs,
» création infernale, à l'aide desquels
» on est toujours sûr de trouver des cou-
» pables et de multiplier les victimes;

* Et vraiment, plus tard, lord C..... a eu
la cynique impudence de faire précisément
cette déclaration en plein parlement et presque
dans les mêmes paroles, au sujet des constitu-
tions de Bade ou de Bavière.

» c'est une froide violence, un joug de
 » fer qu'il fait peser sur des dépendances
 » étrangères.* Non, lord C..... n'est
 » point le ministre d'un grand peuple
 » libre, chargé d'imprimer le respect
 » aux nations étrangères; c'est un visir
 » des Rois du continent, façonnant, à
 » leur instigation, ses compatriotes à
 » l'esclavage; c'est le chaînon, le con-
 » ducteur à l'aide duquel se déversent
 » sur le continent les trésors de la Grande-
 » Bretagne, et s'importent en Angleterre
 » toutes les doctrines malfaisantes du
 » dehors.

* J'ai appris que l'Empereur, depuis mon départ, lisant les plaintes des îles Ioniennes, énumérant de nouveau avec indignation les actes des alliés, qui avaient tant et si longtemps professé, disait-il, la morale, la justice, l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient pas moins gorgés à l'envi des débris du grand empire, ne s'en étaient pas moins partagé les millions d'âmes, avait terminé disant : « Et ces gens là, hypocritement, effrontément, ont osé me déclarer, à la face du monde, avide, de mauvaise foi, tyran !!!... »

En apprenant le sort de l'infortuné Parga, il s'écria : « Parga ! Parga ! Certes, voilà un acte seul qui suffirait pour balafre un homme et le marquer au front à jamais. »

» Il semble se montrer le partisan,
 » l'obséquieux associé de cette mysté-
 » rieuse sainte alliance, alliance univer-
 » selle dont je ne saurais d'ici deviner ni
 » le sens ni le but; qui ne peut présenter
 » rien d'utile, ni faire augurer rien de
 » bon. Serait-elle dirigée contre les
 » Turcs? Mais ce serait alors aux Anglais
 » à s'y opposer. Serait-ce pour maintenir
 » en effet une paix générale? Mais c'est
 » une chimère dont ne sauraient être
 » dupe des cabinets diplomatiques. Il ne
 » saurait y avoir des alliances que par
 » oppositions et comme contrepoids. On
 » ne saurait être alliés entre tous; alors,
 » ce n'est plus rien. Je ne la compren-
 » drais que comme alliance des Rois
 » contre les peuples; mais alors, qu'à à
 » faire lord C..... là-dedans? S'il en
 » était ainsi, ne pourrait-il pas, ne de-
 » vrait-il pas le payer cher un jour?.....

» J'ai eu ce lord C..... en mon
 » pouvoir, a dit l'Empereur; il était oc-
 » cupé à intriguer à Châtillon, lorsque
 » dans un de nos succès momentanés,
 » mes troupes dépassèrent le congrès
 » qui se trouva enveloppé. Le premier
 » ministre anglais se trouvait sans carac-
 » tère public, et demeurait en dehors du